

ÉDUCATION. Un prof toulousain déplore la constante macabre qui sert à évaluer les élèves

Les notes qui accélèrent l'échec

: Catherine Darfay

Une petite bombe sous couverture rose : dans « la Constante macabre » (1), André Antibî raconte comment, souvent inconsciemment, les enseignants s'arrangent pour avoir à chaque contrôle un tiers de bonnes copies, un tiers de copies moyennes et un tiers de mauvaises copies.

Moyennant quoi, leurs notes sont disposées selon une élégante courbe en cloche qui culmine à 10/20, comme si c'était tout naturel... Troublant.

D'autant que, même s'il a dû éditer lui-même son essai, l'auteur n'est pas un rigolo : professeur de mathématiques à l'université Paul-Sabathier de Toulouse, auteur de manuels chez Nathan, il a accumulé les témoignages à l'appui de sa thèse :

« Tous les enseignants rencontrés finissent par reconnaître l'existence de cette constante macabre que j'ai moi-même pratiquée pendant vingt ans avant de m'en rendre compte.

Les enseignants ne sont pas des sadiques mais tout se passe comme s'il fallait absolument des "mauvais" et des "bons" élèves pour être crédible. »

Et de citer l'exemple d'un prof de maths qui avait obtenu une moyenne de 12 à un contrôle et n'en avait pas dormi, tant il trouvait ça anormal !

Du collège à la fac. Selon André Antibî, les enseignants mettent beaucoup de soin à élaborer la fameuse constante macabre.

Non qu'ils « saquent » exprès. Le problème n'a même rien à voir avec le fait maintes fois dénoncé que la notation n'est pas une science exacte, au point qu'une copie corrigée par deux enseignants n'aura pas forcément deux fois la même note.

Ouf... enfin
une mauvaise copie !
J'ai eu peur
que la moyenne
soit trop élevée.



REPRODUCTION « SO »

L'expérience de Masseube (32)

Évaluer sans noter ? Jean-Claude Dastugue et sa collègue d'anglais du collège de Masseube ont osé : les élèves ont bel et bien des « interros » régulières, mais pas forcément autant de notes. Ce qui n'empêche pas les enseignants de délivrer, sur chaque copie, des appréciations sur les progrès accomplis. Et, puisqu'il faut bien une note au premier et au deuxième trimestres pour établir une moyenne

globale, cette note prend en compte non seulement l'oral et l'écrit, mais encore le comportement en classe et les travaux faits à la maison. Au troisième trimestre, les notes reviennent, mais selon Jean-Claude Dastugue, elles sont mieux comprises : « Avec des élèves qui n'attendent pas du prof qu'il délivre une sanction, on peut travailler différemment, au plus près du rythme de chacun. »

En fait, c'est en amont que tout se passe, quand les enseignants choisissent des sujets trop complexes, trop longs ou même si bien équilibrés entre questions « faciles » et « difficiles » qu'ils garantissent précisément des notes bien étalées, de 4 à 16 par exemple.

Et il semblerait que le système se retrouve dans toutes les disciplines — sauf dans les matières artistiques... — et à tous les niveaux du collège à la fac, sauf en lycée professionnel, comme si la sélection avait déjà eu lieu.

« Je ne dis pas que tout le monde doit avoir de bonnes notes, je me bats contre un échec artificiel qui a découragé des générations d'élèves.

Sans compter que les enseignants en sont eux-mêmes victimes, devenant sélectionneurs malgré eux », résume André Antibî.

Des solutions. Prof d'anglais à Masseube, Jean-Claude Dastugue ne peut que confirmer : « Le problème de la notation, c'est que l'on aggrave les écarts entre les élèves au lieu d'y remédier.

On installe dans la tête des élèves l'idée qu'ils sont "bons" ou "mauvais".

Cela conditionne tellement tout le système scolaire que les parents ne demandent plus à leur enfant "Qu'as-tu appris aujourd'hui ?" mais "Combien as-tu eu ?" ».

Lassé de voir les élèves sortir leur calculatrice pour vérifier leur moyenne à chaque fois qu'il rendait un contrôle, plus agacé encore par les logiciels qui résumement désormais les travaux d'une classe à de beaux graphiques informatiques, Jean-Claude Dastugue a mis au point un système d'évaluation sans notes ou presque (voir par ailleurs). Mais ce n'est pas pour autant que tous ses élèves passent dans la classe supérieure sans rien faire.

André Antibî ne propose pas davantage le laxisme pour échapper à la constante macabre : « La solution existe, les Canadiens l'ont expérimentée : il s'agit de mettre en place une évaluation par objectifs, en fixant très précisément ce qu'on attend des élèves à tous les niveaux et de le leur dire.

Pour l'heure, les programmes ne fournissent qu'une liste de connaissances à transmettre, mais l'évaluation reste floue... »

(1) « La Constante macabre », d'André Antibî, Mathadore/Vups, 15 euros.